

M. Personneaux excelle, on le voit, à prendre tous les tons et à s'adapter à tous les sujets. Félicitons-le aussi, en terminant, de l'heureuse idée qu'il a eue d'ajouter au charme de ses vers celui des illustrations fort bien exécutées dont il a enrichi son volume.

CH. LAVENIR.

MONSIEUR ET MADAME BEWER, par PAUL LINDAU, avec une préface de M. JULES CLARETIE et une lettre à l'auteur, par EMILE AUGIER. — Paris. Hinrichsen et Cie, éditeurs, 40, rue des Saints-Pères, 1884. — Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Il est difficile de parler du livre nouveau du romancier berlinois Paul Lindau dont la maison Hinrichsen publie une traduction, alors que tout a été dit et fort bien dit par M. Jules Claretie, dans la remarquable préface qu'il a mise en tête du volume. L'on se trouve en présence d'une œuvre que ne désavoueraient pas, pour sa tournure fine, pour son analyse admirablement conduite, pour son cachet de parisianisme, les meilleurs de nos écrivains. Et cependant l'auteur n'en est pas moins, suivant l'expression du critique français, « Allemand de toutes les fibres de son être et de son talent ». Mais il est en même temps l'admirateur passionné de notre littérature, le commentateur érudit et aimable de Molière. Aussi c'est de grand cœur que je m'associe aux témoignages de sympathie que lui adresse M. Claretie qui a le plaisir de le compter au nombre de ses amis.

L'intrigue de son roman est des plus simples. Un Allemand, dans toute la vigueur de l'âge, après avoir fait à Sumatra une fortune considérable, rencontre dans un café-concert à son retour à Berlin, une petite cabotine qui chante à ravir la chansonnette en dialecte viennois, et dont il devient éperdument amoureux. Celle-ci, après avoir commencé par s'étonner de cette passion à laquelle elle n'est point accoutumée, ne tarde pas à y répondre, non, comme on pourrait le croire, en devenant, selon l'usage, sa maîtresse, mais en acceptant de l'épouser. Ce qui devait arriver ne tarde pas à se produire. La nostalgie de la boue est trop forte chez Kathi. Elle retourne à ses habitudes premières et le pauvre Klaus, désolé, le cœur saignant, se rembarque pour Sumatra. Il serait malaisé de nombrer les pages charmantes à signaler dans ce volume. M. Claretie a indiqué les plus saillantes : il en est d'autres où en même temps que ceux de la pensée des acteurs en scène de ce petit drame intime les jeux de leurs physionomies se reflètent comme dans un miroir. Qu'on me permette de citer ici un fragment de scène entre Klaus et Kathi dans l'hôtel où il l'a installée, avec une dame de compagnie, s'il vous plaît, dès le début de leur connaissance :

« Il la contempla un moment d'un regard plein d'amour : elle était vraiment ravissante. — Kathi, ajouta-t-il en changeant de voix, as-tu pensé à te procurer tes papiers ? Il ne faut pas perdre du temps inutilement.

— Quels papiers ? demanda-t-elle du ton le plus sincère.

— Mais les papiers dont nous avons besoin pour le mariage ; ton extrait de baptême, et le consentement de ton père suffiront, je pense.

— Ah ! oui, répondit Kathi avec indifférence.

Les écailles venaient de tomber de ses yeux.

Tout ce qui, depuis la veille, lui paraissait étrange, énigmatique, s'éclaircissait tout à coup. Elle sentit une vive émotion l'envahir, mais elle la maîtrisa aussitôt. Elle se disait instinctivement qu'elle ne devait trahir par aucun geste la surprise